

論《瑪麗安娜的一生》中嬌媚之態的策略*

朱 鴻 洲**

摘 要

馬里伏以創作眾多的喜劇而聞名，但他的重要文學創作還包括幾部小說，尤其是以下兩部作品：《瑪莉安娜的一生》(La vie de Marianne, 1731-1742)、《飛黃騰達的鄉下人》(Le paysan parvenu, 1735)。本論文主要針對作品——《瑪莉安娜的一生》進行重新的閱讀。如作品標題所示，這部小說敘述一位一生中處處皆具備了吸引讀者好奇心的女性的經歷。她在兩歲時成為孤兒，對其身世一無所知，完全仰賴他人的救濟維生。但她又匯集所有各式各樣的資源於一身：美貌、高貴的靈魂、直覺力、自傲、靈巧。這些資源讓她總是得以，毫無例外地，戰勝所有的噩運或逆境。這部小說是以第一人稱書信體方式呈現，它具有一種自由與獨特的風格。但同時，它又與古典時期的道德哲學家的哲學思考與論述形式一脈相承。而這樣的書寫形式正好與女主人翁的柔軟身段與她永不枯竭的豐富資源相互協和一致。本論文旨在探討馬里伏的女主角為了贏得生命這場戰爭的勝利，如何有意識地或無意識的，借助於各種方法或策略來達成。研究的重點在於找出並分析幫助瑪麗安娜成功的女性天分（她的嬌媚之態）的各個面向以及其策略。

關鍵詞：瑪莉安娜的一生、嬌媚之態、策略、靈魂、道德哲學家

* 本文為科技部專題研究計畫的部分研究成果。計畫編號 105-2410-H039-004。

** 中國醫藥大學通識教育中心副教授

投稿日期：2019.12.20；最後修訂日期：2020.05.27；接受刊登日期：2020.07.31

中央大學人文學報第六十九期

Introduction

Dans le panthéon des grandes figures féminines de la littérature française, Marianne, l'héroïne de l'un des trois romans de Marivaux, intitulé *La Vie de Marianne*, ne semble pas avoir la place qu'elle mérite. Marivaux étant connu avant tout en tant qu'auteur de pièces de théâtre, il est à croire que cette figure romanesque créée par le grand dramaturge du XVIII^e siècle, a été quelque peu éclipsée par ses célèbres consœurs qui peuplent les nombreuses comédies marivaudiennes.

Un personnage littéraire devient exemplaire, lorsque son nom propre change de catégorie pour devenir un nom commun, que ce soit par détermination – un Tartuffe, un Harpagon, un Don Juan, – ou par la création d'un néologisme qu'il inspire, comme c'est le cas, par exemple, du mot « bovarysme » relatif au personnage d'Emma Bovary.

Mais, pour que ce phénomène, conférant à l'œuvre qui le génère une sorte d'immortalité, se produise, il est indispensable que l'auteur de l'œuvre ait su extraire du personnage auquel il donne vie, toute la quintessence de traits qui le définissent.

Tout comme les personnages précités, Marianne remplit parfaitement ces conditions. « Une Marianne » : l'expression apparaît à deux reprises sous la plume de l'héroïne elle-même, étant donné qu'en outre de son originalité en tant que personnage agissant, elle possède aussi une conscience spectatrice qui lui donne une capacité de distanciation hors du commun. Quelle est, en quelques mots essentiels, l'originalité de ce personnage ? – Une petite fille, d'origine noble selon toute vraisemblance mais sans identité clairement établie, ayant survécu à l'accident de carrosse qui a coûté la vie à ses parents, condamnée à la charité des autres, et qui triomphe de ses revers de fortune

grâce à tout un arsenal de traits de caractère qui constituent autant d'armes dont elle se sert, de main de maître, tout au long de l'histoire.

D'où l'intitulé de notre recherche: «Les stratégies de la coquetterie dans *La Vie de Marianne* de Marivaux ». Pourquoi «stratégies»? Et pourquoi «coquetterie»? Selon l'étymologie, le mot «stratégie» désigne une «conduite générale d'une guerre», des «actions coordonnées en vue d'obtenir la victoire»¹. A nos yeux, la vie de Marianne s'inscrit on ne peut mieux dans la logique de ces définitions. La vie est une guerre; mieux on est «munis» (statut social, richesses, privilèges...), plus on a de chances de la «gagner». Marianne, elle, «n'a rien» et «n'est rien»², socialement parlant. Est-elle pour autant «démunie» face aux batailles qu'il lui faut mener, tout au long de sa vie? Ce sera précisément le but de notre recherche de démontrer les stratagèmes dont dispose l'héroïne marivaudienne pour faire face aux coups du destin. Nous analyserons trucs, astuces et autres expédients de sa coquetterie au sens large du terme: celle de vouloir plaire, mais aussi celle de savoir être, et de savoir parler³.

I. Marianne écrivain

Dès le début du livre, on est sensible à une certaine nonchalance dans la présentation de l'histoire de la vie de Marianne. Cette présentation se fait pour

¹ Emmanuèle Baumgartner, Philippe Ménard, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*(Paris, éd. Librairie Générale Française, 1996).

² Marivaux, *La Vie de Marianne*, édition présentée, établie et annotée par Jean Dagen(Paris, éd. Gallimard, 1997), 503.

³ Selon l'étymologique, le bavardage est l'une des acceptions du mot coquetterie. Cet aspect du mot, auquel on pense moins souvent qu'à celui de la volonté de plaire, reflète très bien la problématique que nous voudrions mettre en évidence dans ce travail.

ainsi dire par paliers: le narrateur (Marivaux ?) avoue en une petite page la tenir d'un ami qui, lui-même, en a trouvé le manuscrit dans une armoire de la maison de campagne, qu'il avait achetée près de Rennes. L'histoire de la vie de Marianne lui ayant paru digne d'être lue, il décida de la publier. Non sans un petit préambule où il explique, à son tour, les quelques petites modifications qu'il y a effectuées, en toute modestie, n'étant point lui-même «auteur»⁴. Quant à l'histoire elle-même, il la résume en 3 lignes: l'auteur du manuscrit est une femme qui se nomme Marianne ; elle s'adresse par lettres à une amie dont on ignore l'identité; elle prend ensuite le titre de comtesse; «et puis c'est tout»⁵. Après quoi, la parole est enfin donnée à Marianne. Et le moins que l'on puisse dire c'est que celle-ci ne cesse, elle aussi, de se dégager de toute dignité d'«auteur», tout au long de l'histoire racontée.

1. « Où voulez-vous que je prenne un style ? »...

Chacune des onze parties qui composent l'histoire à proprement parler commence en effet par une réflexion sur l'élaboration même du roman. La fabrication du roman devient elle-même un sujet romanesque. Le lecteur de Marivaux est appelé à tout voir, ce en quoi il ne diffère pas du spectateur de théâtre. Le texte se développe au gré de sollicitations, de suggestions de l'amie à qui Marianne s'adresse. D'emblée, dès le début de la première partie, on apprend aussi les réticences de Marianne à écrire son histoire: «Je la gênerais, si je l'écris; car où voulez-vous que je prenne un style?[...]. Je ne sais pas seulement ce que c'est. Comment fait-on pour en avoir un? Celui que je vois dans les livres, est-ce le bon? Pourquoi donc est-ce qu'il me déplaît tant le plus souvent? Celui de mes lettres vous paraît-il passable?»⁶ Comment, en effet,

⁴ Marivaux, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, 59.

⁵ *Ibid.*, 60.

⁶ *Ibid.*, 60-61.

fait-on pour avoir un style quand on décide d'écrire l'histoire de sa vie sans être, pour autant, écrivain, au sens strict du terme? – La réponse de Marianne est toute trouvée: ce sera, simplement, en suivant son tempérament, en respectant son «naturel», sa sensibilité propre.

La problématique du naturel est importante dans l'écriture marivaudienne, que ce soit dans ses romans ou dans ses pièces de théâtre, mais aussi, plus largement, pour les moralistes classiques. Dans ses maximes et pensées, La Rochefoucauld écrit:

«Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne; on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.»⁷

Et le grand moraliste d'évoquer l'exemple des enfants qui plaisent précisément par leurs manières naturelles et ne songent pas à en avoir d'autres, qui ne seraient qu'imitation et fausseté. Le même propos chez Joubert:

«Il faut laisser à chacun, en se contentant de les perfectionner, sa mesure d'esprit, son caractère et son tempérament. Rien ne sied à l'esprit que son allure naturelle; de là son aisance, sa grâce et toutes ses facilités réelles ou apparentes.»⁸

La Vie de Marianne de Marivaux se situe parfaitement dans le contexte de ces affirmations. Voyons donc de plus près en quoi consiste le «style naturel» propre à l'écriture de l'héroïne marivaudienne.

Ce style est, certes, empreint de coquetterie, mais d'une coquetterie qui ne

⁷ La Rochefoucauld, *Maximes et Réflexions diverses*(Paris, éd. Gallimard, 1976), 166.

⁸ Joseph Joubert, *Pensées*, Mesnil-sur-Estrée, éd(Firmin Didot, 1954), 155.

déroge jamais à la loi du naturel. Bien que seules les lettres de Marianne nous soient données dans le livre, par la magie et la souplesse de son style l'héroïne marivaudienne instaure un dialogue avec l'amie à qui elle écrit, dialogue où elle se substitue souvent à son interlocutrice. C'est en fait parce que cette dernière la sollicite que Marianne écrit. C'est le lecteur qui demande à lire, l'auteur ne fait que s'exécuter pour satisfaire son désir. Mais, n'étant pas écrivain et ne sachant pas ce qu'est un style écrit, elle écrira comme on parle, qualifiant cette façon de faire de «babillage» et se permettant toutes les libertés possibles. Enchâssement, délégation de la parole (dans les trois dernières parties, Marianne s'efface au profit de Tervire, une religieuse qui à son tour raconte sa vie...); double registre (c'est une Marianne de cinquante ans qui raconte sa jeunesse à une amie sous forme de lettres); effets d'annonce réitérés et longtemps ajournés (tout au long du livre, la narratrice «promet» l'histoire de Tervire à son interlocutrice, et la donne seulement à la fin); irrégularité dans l'envoi des parties respectives; enfin l'inachèvement de l'histoire de la vie de Marianne. Bref, le texte avance souvent sans savoir où il va, à sauts et gambades, et se prend lui-même pour sujet de l'écriture.

Marianne, quelque peu cabotine et séductrice, interpelle souvent sa lectrice, comme c'est le cas dans la 2^e partie.

«Dites-moi, ma chère amie, ne serait-ce point par un pur compliment que vous paraissez si curieuse de voir la suite de mon histoire ? Je pourrais le soupçonner; car jusqu'ici tout ce que je vous ai rapporté n'est qu'un tissu d'aventures bien simples, bien communes, d'aventures dont le caractère paraîtrait bas et trivial à beaucoup de lecteurs, si je les faisais imprimer.»⁹

⁹ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 112.

Les passages de cette nature sont fréquents dans le livre et permettent très vite de comprendre que si Marianne choisit la modestie, c'est à son amie lectrice qu'elle délègue le soin de l'éloge. Au vu du volume et de la profondeur des lettres, cette modestie d'auteur a en effet tout d'une fausse modestie. Restriction «ne...que», qualificatifs «simple», «commun», «trivial» pour parler de ses aventures n'opèrent pourtant pas, puisqu'ils sont tout sauf le reflet de la réalité desdites aventures, lesquelles apparaissent, au contraire, comme extraordinaires et uniques en leur genre. Et ne nous méprenons pas, ce caractère extraordinaire sera mis en évidence en temps voulu par l'héroïne marivaudienne, en vertu d'une dialectique dont elle maîtrise merveilleusement les ficelles. Pour le moment, la Marianne écrivain aime à rester dans l'atténuation de ses capacités d'écriture. Mais ce n'est que pour mieux surprendre.

Ceci est particulièrement évident dans le préambule à la 4^e partie. Marianne vient de promettre de faire le portrait de Mme de Miran et Mme Dorsin, ou, pour être plus précis: d'en donner «quelques traits». Car, argumente-t-elle:

«On ne saurait rendre en entier ce que sont les personnes; du moins cela ne me serait pas possible; je connais bien mieux les gens que je ne les définirais; il y a des choses en eux que je ne saisis point assez pour les dire, et que je n'aperçois que pour moi et non pour les autres; ou si je les disais, je les dirais mal. Ce sont des objets de sentiment si compliqués et d'une netteté si délicate qu'ils se brouillent dès que ma réflexion s'en mêle; je ne sais plus par où les prendre pour les exprimer: de sorte qu'ils sont en moi, et non pas à moi.»¹⁰

¹⁰ *Ibid.*, 223.

Curieux passage, truffé de négations (six, en huit lignes) et de modalisateurs divers destinés par Marianne à minorer ses talents d'écriture. Comparaisons, restrictions, hypothèses, hyperboles de ce passage se constituent en un aveu de faiblesse autant par honnêteté, – il est certain que l'être humain est une créature insaisissable – que par coquetterie, car, en dépit de toutes ces réserves, Marianne excellera tout au long de ses lettres à «saisir» et à «définir» les moindres nuances des êtres qu'elle décrira. Les «quelques lignes» promises nonchalamment pour tracer le portrait des deux dames deviendront en réalité plusieurs pages d'une extrême finesse, dignes des plus grands moralistes de l'époque.

C'est que ces «quelques lignes» ont dû, à coup sûr, être promises par une Marianne «paresseuse», alors que les trois pages tracées d'une main de maître incombent certainement à la Marianne redevenue «diligente». Cette dualité de la nature humaine, procédant par accès, capable autant de paresse que de diligence, revient en effet dans les préambules à plusieurs parties du livre¹¹. Ainsi, dans la 6^e partie, Marianne explique à son amie le phénomène d'oscillation entre ces deux pôles. Quand elle promet d'être diligente, elle n'y arrive pas précisément à cause de cette promesse «qui gâte tout»¹² : l'accomplissement de la chose promise devient une simple obligation et a pour conséquence de générer la paresse car «on a de la peine à payer ses dettes». A l'inverse: c'est quand elle a prévenu son amie de ne pas y compter qu'elle a le plaisir de travailler diligemment pour lui donner une nouvelle tranche de vie «pour rien», par pur plaisir et générosité.

Certes, on pourrait conclure ici en disant que Marianne est une charmante coquette qui joue de son esprit de contradiction par pur cabotinage. Mais

¹¹ Cf.: les parties 5, 6, 7, 10.

¹² *Ibid.*, 333.

au-delà de cela, il convient de souligner que s'instaure ainsi dans le roman de Marivaux une esthétique nouvelle par rapport aux règles préétablies: celle de la liberté absolue dans l'écriture. L'auteur tel que le conçoit Marivaux à travers le personnage de Marianne ne saurait s'identifier à l'auteur traditionnel, sujet à des contraintes formelles, systématique et fidèle à lui-même. La pensée qui se fige, qui se respecte à la lettre, est une pensée morte aux yeux de Marivaux. Le texte que Marianne élabore n'est nullement formalisé, il se prête à toutes les variations qui s'offrent, il s'adapte au rythme des humeurs de celle qui lui donne vie.

2. «Je ne sais point philosopher...»

Tout comme la forme, ou le «style», le fond de *La Vie de Marianne* est étroitement lié au tempérament de l'héroïne marivaudienne. Nous savons déjà que ce tempérament est celui d'une femme libre, qui trouve du plaisir dans un certain esprit de contradiction, et les distances prises avec les opinions communes. Parmi celles-ci, notamment: la façon d'exercer la faculté humaine d'analyse et de jugement que l'on appelle communément l'esprit philosophique. «Je ne sais point philosopher, et je ne m'en soucie guère, car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir [...] Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui puisse nous donner des nouvelles un peu sûres de nous-mêmes [...]»¹³: c'est ainsi, avec une nonchalance certaine, qu'elle s'adresse à son amie, à ce sujet, dans la première partie du livre. Ne nous méprenons pas: le mot philosopher est pris ici en sa mauvaise part, celle d'un dogmatisme de la pensée qui peut caractériser certains systèmes philosophiques à travers les siècles. Au lieu de «discourir» à vide, Marianne, elle, préférera «réfléchir» sur les hommes et sur la vie à partir de situations concrètes de ses

¹³ *Ibid.*, 74.

propres expériences. Son propos reposera donc, comme le suggère la 2^e partie de la citation, sur le sentiment, conjugué, plus largement, sous les espèces de l'instinct naturel, de l'intuition féminine, de la lucidité et du bon sens.

Le statut hybride du livre – roman épistolaire, mémoires, peinture de la vie et de la nature humaine dans la lignée des moralistes classiques – favorise grandement cette philosophie organique : la forme de lettres apporte une touche «orale», décontractée, en permettant une interaction imaginée avec le destinataire ; et les expériences de vie racontées, que l'on peut considérer comme une sorte de mémoires, fournissent une matière précieuse, un prétexte, pour de nombreuses «réflexions» à valeur générale qui émaillent le livre, notamment dans sa première moitié. C'est que, en renonçant au statut grandiloquent de philosophe de métier, Marianne assume pleinement celui d'une femme «qui aime à penser» librement, et confère ce même statut à son interlocutrice. Aussi la trame romanesque de sa vie, est-elle truffée de «pensées» diverses – que Marianne appelle plaisamment ses «écarts»¹⁴ – lesquelles, isolées, pourraient constituer un recueil de maximes, sentences et réflexions à la manière d'un La Rochefoucauld, d'un La Bruyère, ou d'un Chamfort, sans rien perdre de leur pertinence cristallisée au terme d'une démarche réflexive appuyée sur l'expérience individuelle.

Mais, comme l'a dit maint sage, de Térence à Hugo, en passant par Montaigne, (ce dernier particulièrement proche de Marivaux), l'individu ne porte-t-il pas, en lui, une part de l'humaine condition? *La Vie de Marianne*, par la souplesse de son style, oscille en permanence entre ces deux pôles, – l'individuel et l'universel. Plus précisément, l'individuel – les accidents de la vie de l'héroïne – sert à tirer des conclusions générales, à constituer une vision

¹⁴ *Ibid.*, 124.

unitaire de l'homme. Cette démarche visant à essentialiser la nature humaine, propre notamment aux moralistes, s'opère par un certain nombre de procédés d'écriture, dont il est intéressant de relever quelques exemples. Le plus fréquent d'entre eux est l'emploi de «on»: c'est, entre autres, à un «on» général que Marianne a recours en parlant des femmes jalouses de sa beauté, qui choisissent vite, par dépit, de ne plus la regarder, dans la scène de l'église, «car», écrit-elle: «on finit vite avec ce qui humilie». D'autres exemples, tous emblématiques de l'écriture moraliste, sont à observer, comme le recours à l'article défini (l'homme, les hommes, les gens...), le présentatif «il y a», ou encore des phrases exclamatives. «Les personnes qui ont du sentiment sont bien plus abattues que d'autres dans de certaines occasions, parce que tout ce qui leur arrive les pénètre [...]»¹⁵, écrit, par exemple Marianne, en référence à sa «tristesse stupide» dont elle est prise dans la pension de Mme Dutour, où elle ne se sent pas à sa place. Un peu plus loin, c'est son intuition et sa lucidité qu'elle essentialise: «il y a des âmes perçantes à qui il ne faut pas beaucoup montrer pour les instruire, et qui, sur le peu qu'elles voient, soupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourraient voir.»¹⁶ Enfin, pour ne s'en tenir qu'à quelques exemples, citons ces phrases exclamatives à coloration misanthrope inspirées par le personnage de Climal: «Mon Dieu, que les hommes ont de talents pour ne rien valoir!»¹⁷; «[...] quelle ressource que le vice des hommes!»¹⁸; «Quelle misère que l'homme!»¹⁹

Une lecture attentive de *La Vie de Marianne* permet ainsi de relever de nombreux grands thèmes de l'écriture moraliste, abordés et illustrés à partir

¹⁵ *Ibid.*, 85.

¹⁶ *Ibid.*, 86.

¹⁷ *Ibid.*, 97.

¹⁸ *Ibid.*, 101.

¹⁹ *Ibid.*, 202.

d'expériences vécues par l'héroïne marivaudienne: tempérament individuel comme grille d'une «philosophie», vices, vertus, amour, charité, amour propre, orgueil, coquetterie, vanité, ambiguïté de la nature humaine... Les limites de ce travail ne nous permettent pas de les analyser tous en détails, mais retraçons brièvement ici le champ sémantique de l'amour propre, qui, dans une certaine mesure, ne peut être dissocié d'un certain nombre d'entre eux. Il s'agit en effet d'un thème atemporel, et particulièrement affectionné par les moralistes de tous bords. Tout moraliste qui se respecte se doit de l'aborder. Aussi, Marivaux, écrivain «méditatif et profond»²⁰, tenté par ce genre d'écriture, ne déroge-t-il pas à la règle. C'est même, en réalité, l'un des aspects les plus importants de l'œuvre. Et c'est Marianne elle-même qui en fournit l'excellent exemple. Petite fille à la merci du sort, elle n'en développe que plus fort le sentiment de fierté et n'en est que plus exposée aux blessures de l'amour propre. Ses réflexions à ce sujet abondent tout au long du livre. L'épisode du début qui relate la prise en charge de Marianne par l'hypocrite Climal contient sans doute les plus beaux passages en la matière. Admirez, par exemple, la rare lucidité et l'extrême finesse qui caractérisent l'extrait ci-dessous, dans lequel Marianne médite pour ainsi dire sur les effets pervers de la «charité» dont elle est bénéficiaire:

«Les bienfaits des hommes sont accompagnés d'une maladresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent! [...] c'est quelque chose de bien cruel que d'être abandonné au secours de certaines gens; car qu'est-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable, et qui, avant que de le soulager, commence par écraser son amour-propre! La belle chose qu'une vertu qui fait le désespoir de celui sur qui elle tombe! [...]»²¹

²⁰ Paul, Gazagne, *Marivaux par lui-même*(Paris, éd. Seuil, 1954), 131.

²¹ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 83.

Toujours soucieuse de son image aux yeux de la société, un peu plus loin, après s'être blessée au sortir de l'église et être recueillie par Valville, elle aura à choisir entre l'orgueil blessé – être raccompagnée à la boutique de Mme Dutour – et la vertu offensée – être vue en compagnie de Climal. Ce dilemme lui inspirera une page non moins excellente. C'est donc à son orgueil que Marianne pense en premier, en l'expliquant son réflexe en ces termes :

«[...] Car notre orgueil et nous, ce n'est qu'un, au lieu que nous et notre vertu, c'est deux. [...] Cette vertu, il faut qu'on nous la donne; c'est en partie une affaire d'acquisition. Cet orgueil, on ne nous le donne pas, nous l'apportons en naissant; nous l'avons tant, qu'on ne saurait nous l'ôter; et comme il est le premier en date, il est, dans l'occasion, le premier servi. C'est la nature qui a le pas sur l'éducation.»²²

Il y a, incontestablement, du de La Rochefoucauld dans cette sagesse-là, empreinte d'une lucidité et d'une précision d'anatomiste, comme il se doit pour l'écriture moraliste. Ce n'est pourtant pas sous cette bannière-là que *La Vie de Marianne* se présente de prime abord. Mais très vite, le lecteur se rend compte que ce qui constitue le cœur du livre, c'est moins le récit objectif des événements d'une vie que les réflexions philosophiques qu'ils inspirent. Avoir mis en place une narratrice qui «pense» tout en affectant de s'excuser pour ce goût de penser²³ – c'est faire valoir l'originalité la plus marquante, le plus

²² *Ibid.*, 143.

²³ Cf. Marivaux, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*: «Souffrez mes petites réflexions; j'en ferai toujours quelqu'une en passant: mes faiblesses m'ont bien acquis le droit d'en faire», 73); «Je suis incorrigible avec mes réflexions», 136); «Me voilà au bout de ma réflexion. J'aurais pourtant grand envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complète. Le voulez-vous bien? Oui, je vous en prie. Heureusement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insupportable avec mes réflexions, vous le savez bien. Souffrez donc encore celle-ci [...].», 279; «Je n'écris que pour vous amuser», 333.

grand intérêt de cette œuvre singulière.

II. Une orpheline à la merci de la société

Marianne n'a ni biens, ni parents; en réalité, elle ignore jusqu'à sa véritable identité. Son histoire est rappelée à plusieurs reprises tout au long du roman: un carrosse qui allait à Bordeaux fut attaqué par des voleurs qui en tuèrent les occupants, hormis une petite fille de deux ou trois ans, qui survécut et s'en réchappa grâce au secours de quelques officiers qui passaient dans les parages. Cette petite fille, c'était Marianne. On ne trouva, dans le carrosse, aucun indice pouvant permettre de déterminer le statut des gens avec qui elle voyageait, et par là lui conférer une origine et une identité. Enfant trouvée, Marianne n'appartiendra donc, dorénavant, qu'à la charité de tout le monde, et sa vie ne sera qu'une suite de tribulations. Ou plutôt, pour employer un terme plus romanesque, une suite d'aventures en tout genre. Car, de cette naissance «impénétrable», et malheureuse, Marianne fera une force. Quitte à ne pas savoir d'où elle vient et qui elle est, elle misera sur ses ressources immatérielles. Car, «à ceux qui n'ont ni rang, ni richesses qui en imposent, il leur reste une âme, et c'est beaucoup [...]»²⁴.

1. L'hédonisme de l'infortune

«On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paraître.»²⁵ écrit de La Rochefoucauld dans ses *Maximes et pensées diverses*. La vie de Marianne illustre parfaitement cette vérité. Si l'héroïne marivaudienne triomphe toujours de ses malheurs divers et variés, c'est surtout à sa façon de les percevoir et de les apprivoiser qu'elle le doit. En effet, son

²⁴ *Ibid.*, 235.

²⁵ La Rochefoucauld, *Maximes et Réflexions diverses*, *op. cit.*, 133.

génie propre consiste à tirer, invariablement, une satisfaction de ses épreuves de vie, ne fût-ce que celle de l'amour-propre. Bien que fléchissant sous le poids de son infortune et versant des larmes tout au long du livre, Marianne a bien trop de ressources intérieures pour se laisser emporter tel un brin d'herbe par le flot de la vie. Ce qui constitue la principale source de sa force, c'est, paradoxalement, sa faiblesse. Les vrais malheurs sont, dit-on, muets. Ceux de Marianne, eux, sont éminemment bavards. Preuve, s'il en fallait, que l'héroïne marivaudienne «aime» à en «discourir» et trouve une sorte de jouissance à y «réfléchir» et à se les remémorer.

En effet, Marianne est habitée par la conviction d'être une élue au malheur. Puisque sa vocation est d'être une orpheline à la merci de la société, elle tient, de par son «petit orgueil», à l'être de façon superlative: sa vie sublimement malheureuse est son seul trésor, et tous les malheurs qu'elle doit affronter, au lieu de l'abatre, ne sont qu'un nutriment de sa force. On trouve pléthore de superlatifs dans le récit que Marianne fait de ses misères. Après avoir raconté l'histoire du carrosse, elle écrit à son amie: «Je suis sûre que vous en frémissiez; on ne peut, en entrant dans la vie, éprouver d'infortune plus grande et plus bizarre.»²⁶ Même pathos dans ses propos qu'elle adresse à Mme de Miran, lorsque celle-ci, émue par ses larmes, lui demande si elle a du chagrin: «Oui madame, [...], il est vrai que j'ai du chagrin: j'en ai beaucoup, il n'y a personne qui ait autant sujet d'en avoir que moi, personne de si à plaindre ni de si digne de compassion que je le suis [...].»²⁷

Il est vrai que le lecteur de *La Vie de Marianne* «frissonne» bien souvent devant ses «aventures» auxquelles il n'a aucun mal à conférer, tout comme le fait Marianne, le statut d'un «destin» hors du commun. C'est que Marianne,

²⁶ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 64.

²⁷ *Ibid.*, 208.

tout en parlant de ce qu'elle a vraiment vécu, excelle dans la façon de romancer ses expériences de vie, de «peindre en grand». S'instaure d'ailleurs dans son récit une sorte de dialectique entre les deux dimensions: vérité et esprit romanesque. Marianne n'a de cesse de vouloir gagner sur les deux tableaux. Quand c'est l'esprit romanesque qui prend le dessus sous sa plume, elle a le soin de rappeler qu'elle ne fait que dire la vérité²⁸. Inversement, il est évident que ladite vérité est présentée de sorte qu'elle fascine, qu'elle éveille la curiosité du lecteur. Le récit de Marianne est en effet émaillé par un vocabulaire et un ton qui relèvent de l'écriture romanesque. Racontant sa tragique entrée dans le monde et ses premiers jours chez le curé et sa sœur, Marianne se présente comme un «objet de curiosité»:

«on s'imaginait remarquer dans mes traits quelque chose qui sentait mon aventure, on se prenait pour moi d'un goût romanesque. [...]. On n'aurait pas caressé une petite princesse infortunée d'une façon plus digne; c'était presque du respect que la compassion que j'inspirais.»²⁹

C'est que, dira-t-elle plus tard, bien au fait de la supériorité romanesque du malheur sur le bonheur: «Il y a de certaines infortunes qui embellissent la beauté même, qui lui prêtent de la majesté. Vous avez alors, avec vos grâces, celle que votre histoire, faite comme un roman, vous donne encore.»³⁰

Si, en racontant ses malheurs, Marianne cherche à les rendre attrayants aux yeux du lecteur, elle cherche aussi à le faire rire, ou sourire, par la grâce de l'humour qui habite son récit. Cet humour est très fin et peut être rapproché de

²⁸ Cf.: «Ce début paraît annoncer un roman : ce n'en est pourtant pas un que je raconte; je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.» (Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 62).

²⁹ *Ibid.*, 65.

³⁰ *Ibid.*, 136.

ce que, dans le domaine du rire, on appelle depuis Flaubert «l'énorme» (écrit parfois «hénaurme»). L'adjectif, qui vient peut-être de «hors norme» se charge de qualifier «toute démesure qui fait rire au premier ou au second degré.»³¹ *La Vie de Marianne* abonde en ce genre de comique. En voici un exemple : après la mort de la sœur du curé, Marianne, se retrouvant seule, refuse de passer la nuit à l'auberge; elle se méfie des tenanciers dont les visages lui font «frémir»: «je voyais des épées, des poignards, des assassinats, des vols, des insultes; mon sang se glaçait aux périls que je me figurais [...]»³² Accumulation, exagération et métonymies rendent ce passage drôle et touchant et l'imagination effrénée et effrayée de la jeune fille n'en fait que mieux refléter sa prudence et sa vertu.

C'est sous le signe de l'humour aussi qu'est placée la scène du pied blessé de Marianne chez Valville, où il est question de raccompagner la jeune fille à son domicile. Mais voilà: Marianne ne veut pas avouer qu'elle loge chez la marchande de linge Mme Dutour, véritable «épouvantail» dans son histoire romanesque. Aussi, trouve-t-elle l'intention de Valville tout bonnement «tuante»³³. La peinture de l'impasse dans laquelle se trouve Marianne à ce moment-là et ses tergiversations pour éviter de dire la vérité, dictées par son petit orgueil, font le bonheur du lecteur. Marianne finit néanmoins par lâcher le nom de la lingère, dans une sorte de distanciation amusante: «Et voilà enfin déclarée, cette Mme Dutour si terrible, et sa boutique et son enseigne [...]»³⁴ La phrase sonne comme un soulagement, mais le pire, censé être derrière, est toujours devant: dérouter par la noblesse innée de Marianne, Valville ne conçoit pas qu'elle puisse être domiciliée chez une marchande de linge et pense qu'il ne

³¹ Christian Moncelet, *Les mots du comique et de l'humour*(Paris, éd. Bélin, 2006), 296.

³² Marivaux, *La Vie de Marianne, op. cit.*, 78.

³³ *Ibid.*, 132.

³⁴ *Ibid.*, 137.

s'agit là que d'une commissionnaire censée prévenir les parents de la jeune fille. Ironie de Marianne, dans laquelle on discerne aussi la joie de narratrice dont le récit est si bien servi par les accidents de sa vie: « y avait-il rien de si piquant que ce qui m'arrivait? [...]»³⁵. Valville ne comprend pas. Il faut donc recommencer. Vient ensuite l'explication franche et directe du quiproquo qui laisse voir un amour-propre littéralement désarmant de l'héroïne marivaudienne :

«Et d'où vient cela? C'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne, c'est que mes grâces et ma physionomie le préoccupent tant en ma faveur, c'est qu'il est si loin de penser que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une Mme Dutour, qu'apparemment il ne saura que je loge chez elle et que je suis sa fille de boutique, que quand je le lui aurai dit, peut-être répété dans les termes les plus simples, les plus naturels et les plus clairs.»³⁶

C'est en critiquant ce qui lui arrive que Marianne réussit, une fois de plus, à attirer l'attention sur sa noblesse innée, laquelle en devient la source tant de bonheur que de malheur. Mais les épreuves de Marianne dans cette scène sont loin d'être terminées. Et c'est tant mieux, a-t-on envie de dire, sachant quel plaisir Marianne trouve à raconter ses infortunes. En effet, après que, «humiliée», elle a enfin dit la vérité à Valville, qui n'en est que plus ému, arrivent Climal (qui est l'oncle de Valville) avec une amie de la famille. A son tour, la dame, propose de ramener Marianne (avec Climal), non sans s'être enquis, préalablement, si Marianne disposait d'un laquais ou d'une femme. «Encore! dis-je en moi-même: quelle persécution! Tout le monde a donc la

³⁵ *Ibid.*, 138.

³⁶ *Ibid.*, 137.

fureur de me ramener!»³⁷, ironise, de nouveau, Marianne, avant de commenter, dans un style que n'aurait pas dénié la joviale et directe Mme Dutour, dont Marianne veut à tout prix se démarquer:

«[...] ce qui me frappa d'abord, ce fut, comme avec Valville, l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique. Cette dame qui parlait de femme, de laquais, dont elle s'imaginait que je devais être suivie, après cette opinion fastueuse de mon état, qu'aurait-elle trouvée? Marianne. Le beau dénouement! Et quelle Marianne encore? Une friponne en liaison avec M. de Climal, c'est-à-dire, un franc hypocrite.»³⁸

Gradation dans le déshonneur, double peine, donc, pour Marianne, à qui, en plus de subir l'opprobre d'être conduite à sa boutique, on propose à présent, en toute bonne foi, de passer pour une fille sans réputation.

Bien d'autres péripéties suivront dans cette scène, mais les limites de cet article ne nous permettent pas de toutes les analyser. Néanmoins, ce que nous venons de dire ci-dessus suffit déjà pour prouver à quel point le personnage de Marianne est riche de ressources pour cohabiter pour ainsi dire avec ses malheurs. L'innocuité de ceux-ci s'annule tout simplement par la grâce et l'originalité de la perception et du verbe truculent de Marianne.

2. La grandeur d'âme

A la «petitesse»³⁹ de la position sociale de Marianne, s'oppose sa grandeur d'âme. Dans cette opposition réside en effet l'un des aspects les plus importants de l'œuvre marivaudienne, que l'on pourrait qualifier de politique.

³⁷ *Ibid.*, 142.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, 148.

En créant une héroïne qui, socialement parlant, «n'est rien et n'a rien», mais qui, du côté de la personnalité, est comblée par le destin de vertus diverses et variées, Marivaux entend attirer l'attention du lecteur sur les préjugés de son époque, où les notions abstraites de «naissance», et de «noblesse» de classe priment toujours sur celle de la noblesse d'âme, de la valeur réelle d'un individu. Or, comme l'écrit La Rochefoucauld:

«Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune: c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes, et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités, et le mérite même.»⁴⁰

Cette «élévation»-là, Marianne l'incarne avec panache et magnificence tout au long de l'histoire. Elle la doit autant à un sens inné de l'honneur (à son «sang») qu'au respect de la vertu que lui a inculqué la sœur du curé. C'est, en effet, le testament que la vieille dame pauvre mais pleine de sagesse laisse à la jeune fille, avant de mourir: «Si vous gardez votre éducation, [...] vous serez héritière du plus grand trésor qu'on puisse vous laisser: car avec lui, ce sera vous, ce sera votre âme qui sera riche.»⁴¹ Cette vertu sera une arme, et des plus efficaces, dans la vie de la petite orpheline à la merci de la société. Elle a son sens étroit – de vertu de femme, et Marianne en fera usage notamment face aux avances déplacées de Climal. Mais aussi un sens plus large – celui de tout un champ sémantique relatif à cette «élévation» qui émaille le roman marivaudien: honneur, dignité, respect de soi, respect de l'autre, fierté, droiture, âme, caractère. C'est en vertu de toutes ces qualités-là, que Marianne,

⁴⁰ La Rochefoucauld, *Maximes et Réflexions diverses*, op. cit., 109.

⁴¹ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 72.

tel un Cyrano, refusera, sans compromis, différentes issues que lui offre la charité de la société : le poste de servante proposé par Climal; l'argent par lequel l'abbesse veut se débarrasser d'elle; un mari que lui destinent les parents comploteurs de Valville et qui n'est point selon son cœur.

Si Marianne ne se défait jamais de cette magnanimité – car on ne peut se défaire de soi-même – celle-ci se manifeste de façon la plus éloquente dans sa relation complexe avec Mme de Miran. N'est-ce pas à sa grandeur d'âme que «l'orpheline», comme elle s'appelle elle-même, doit d'être devenue la «fille» chérie de Mme de Miran? L'histoire de cette relation, avant la révélation de la vérité, se déroule pour ainsi dire sur deux plans parallèles. Tout commence par la rencontre fortuite entre Marianne et Mme de Miran à l'église: cette dernière est immédiatement touchée par la détresse mais aussi par la dignité⁴² de la jeune fille à qui il ne reste plus que Dieu, après que Climal lui a retiré sa charité. Emue, Mme de Miran déclare vouloir aider «une jeune fille aussi bien née»⁴³: c'est donc son cœur qui parle. Mais très vite, la situation se complexifie. Mme de Miran est chagrinée de voir son fils Valville tarder à conclure un beau mariage prévu de longue date depuis qu'il a rencontré une mystérieuse jeune fille. Cependant, selon l'amie de Mme de Miran, Mme Dorsin, il n'y a aucune crainte à avoir, cette jeune personne n'étant à coup sûr qu'une «grisette», une «petite fille», et une «petite aventurière» (puisqu'elle se promène dans les rues sans laquais...), dont un homme de condition ne peut s'éprendre que par «extravagance» et par «goût de fantaisie»⁴⁴ qui ne saurait durer.

⁴² En effet, la prieure à qui Marianne demande de l'aide, essaie manifestement de se débarrasser d'elle en lui proposant de l'argent, en présence de Mme de Miran. Marianne refuse l'offre avec dignité en disant: «Je crois que, lorsqu'on a du cœur, il n'en faut venir à cela que pour s'empêcher de mourir, et j'attendrai jusqu'à cette extrémité ; je vous remercie.» (*Ibid.*, 213).

⁴³ *Ibid.*, 213.

⁴⁴ *Ibid.*, 231-233.

Ayant compris que ladite «aventurière» n'est autre qu'elle-même, et que Valville – dont elle est amoureuse – est le fils de sa nouvelle protectrice, Marianne s'empresse d'avouer la vérité à Mme de Miran. Honteuse et en pleurs, elle lui demande de l'abandonner à son malheur et recule devant la main que celle-ci lui tend :

«Hélas! madame, arrêtez, [...]; vous ne savez pas à qui vous parlez, ni à qui vous témoignez tant de bontés. Je crois que c'est moi qui suis votre ennemie, que c'est moi qui vous cause le chagrin que vous avez. [...] je ne suis pas assez ingrate pour vous le cacher; ce serait une trahison affreuse, après tous les soins que vous avez pris pour moi, et que vous voyez bien que je ne mérite pas, puisque c'est un malheur pour vous que je sois au monde [...]. Je me trouve bien confuse de voir que vous m'avez tant aimée, vous qui devez me vouloir tant de mal. Hélas! vous vous y êtes bien trompée, je vous en demande pardon.»⁴⁵

Ce n'est qu'un passage de ce type parmi beaucoup d'autres. On constate, invariablement, dans ces harangues de Marianne, une exagération grandiloquente et un dénigrement de soi qui avoisinent l'énorme, et qui sont aussi émouvants que désarmants, tant pour le lecteur que pour les autres protagonistes de l'histoire. Car, plus Marianne se dénigre, plus les deux dames – Mme de Miran et Mme Dorsin – sont conquises par sa sincérité. Marianne se traite-t-elle ainsi pis que pendre? – Mme Dorsin, attendrie, s'écrie : «cette enfant me touche(...): voilà une belle âme, un beau caractère!»⁴⁶ Marianne enjoint-elle à Mme de Miran de lui ôter son amitié, de laisser là une fille qui lui est «si contraire»⁴⁷, Mme de Miran n'a qu'un mot à la bouche: «C'est ma fille

⁴⁵ *Ibid.*, 236-237.

⁴⁶ *Ibid.*, 237.

⁴⁷ *Ibid.*, 238.

plus que jamais»⁴⁸.

«Fille» selon le cœur et la raison de Mme de Miran, l'origine obscure de Marianne s'oppose pourtant à ce qu'elle le devienne selon la loi. Qu'à cela ne tienne: quitte à perdre un mari, Marianne est heureuse de conserver une «mère» et œuvrera dorénavant à ce qu'elle croit être les intérêts de celle-ci: dissuader Valville de l'aimer et de vouloir l'épouser. De ce projet, Marianne fait une mission, un devoir dicté par une loyauté scrupuleuse envers sa «mère» de cœur. Qu'importe son propre intérêt – elle aime pourtant Valville! – pourvue que sa mère n'en soit pas contrariée par rapport aux «usages du monde». Et bien qu'au moment fatidique elle craigne que son cœur ne serve «lâchement»⁴⁹ sa bienfaitrice, elle va courageusement jusqu'au bout de sa démarche. «Monsieur, lui dis-je, ne vous ai-je pas dit les malheurs que j'ai essayés dès mon enfance ? Je ne sais point de qui je suis née, j'ai perdu mes parents sans les connaître, je n'ai ni bien ni famille, et nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.»⁵⁰ Ce n'est là que l'essentiel, mais, en réalité, Marianne va bien au-delà de ces «faits»-là, dans son discours, en se dépeignant comme une créature «méchante», «abominable», un «monstre», ne pouvant inspirer que de «l'horreur» à Valville et aux gens de son milieu, si elle l'épousait. Mais, encore une fois, son abnégation et sa grandeur d'âme finissent par avoir l'effet contraire de celui qu'elle souhaitait obtenir : éblouie de nouveau par sa «fille», après avoir appris la sincérité de sa démarche, Mme de Miran, faisant fi des usages du monde dans lequel elle vit, accepte définitivement que son fils l'épouse.

Cette magnanimité, Marianne en fera également preuve quand Valville,

⁴⁸ *Ibid.*, 239.

⁴⁹ *Ibid.*, 250.

⁵⁰ *Ibid.*, 252.

épris de Varthon, aura cessé de s'intéresser à elle. Dans cette nouvelle donne Marianne oublie sa propre peine pour ne songer qu'à épargner celle de Mme de Miran, soucieuse de la voir devenir sa fille par les liens du mariage, – projet dorénavant compromis. Marianne ira même plus loin. Tout comme elle avait épousé, au début de l'histoire, la cause de Mme de Miran – celle de dissuader Valville de l'aimer – elle s'alliera, à la fin, de son propre gré, par pure grandeur d'âme, aux intérêts de ce dernier: ne pas ébruiter sa liaison avec Varthon afin de ne pas lui nuire auprès de sa mère. Aussi, quand il sera question du mariage prévu, en présence de Valville et de Varthon, Marianne, loin d'incriminer les infidélités des deux amants devant Mme de Miran, recourra-t-elle, de nouveau, à l'argument de son infériorité sociale afin de dissuader sa bienfaitrice de vouloir faire d'elle sa fille «par les lois.» Enfin, dans cette histoire où Marianne, qui est le plus à plaindre, cherche à épargner tout le monde, Varthon elle-même ne sera pas oubliée et aura droit à beaucoup d'égards et de discrétion de la part de son amie blessée.

A ses vagues remerciements Marianne répondra par la fierté: «Je vous suis obligée de votre compliment, mademoiselle; mais vous ne m'en deviez point. Je ne m'en crois pas plus louable pour n'avoir pas été méchante. J'ai suivi mon caractère dans ce que j'ai fait; voilà tout, et je n'en demande point de récompense.»⁵¹ C'est l'une des nombreuses situations dans le roman, où Marianne apparaît comme une «aristocrate du cœur»⁵², selon le mot de Spitzer.

⁵¹ *Ibid.*, 494. Le naturel, le caractère sont des notions valorisées et souvent abordées dans l'écriture moraliste du XVIIe et XVIIIe siècles. Chamfort écrit par exemple: «Tout homme qui se connaît des sentiments élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère, plutôt que de sa position.» (*Maximes et Pensées*(Paris, Editions Mille et une nuits, 1997), 92).

⁵² Léo Spitzer, «A propos de La Vie de Marianne (lettre à M. Georges Poulet)», in *Etudes de style*, traduit de l'anglais et de l'allemand par Eliane Kaufholz, Alain Coulon et Michel

III. «Une dangereuse petite créature...»

Si, à maintes reprises, nous sommes indéniablement touchés et désarmés par l'innocence et la pureté de Marianne, il n'en est pas moins vrai que l'héroïne marivaudienne nous surprend, souvent, par des procédés tout à fait déconcertants du point de vue de ladite innocente et ladite pureté. A supposer, comme le font les experts de la vie morale, que la parfaite innocence implique une parfaite ignorance, Marianne serait l'exemple achevé non d'une spontanéité originelle, toute d'une pièce, mais bien d'une conscience éminemment spectatrice, manipulatrice, omnisciente et omnipotente, qui trouve toujours trucs, astuces et expédients en tous genres pour triompher des aléas de la vie, sans que son image de fille innocente en pâtisse. C'est en effet dans un mélange extrêmement subtil d'une spontanéité qui réussit à se donner pour sincère et d'une intelligence à laquelle on a du mal à refuser le qualificatif de «diabolique» que réside l'originalité du personnage de Marianne. La mauvaise foi et la coquetterie, qui jouent sur les deux registres – celui de l'innocence et celui de la manipulation – laissent très bien voir cette stratégie.

1. La mauvaise foi

Après la mort de la sœur du curé, Marianne est confiée à Monsieur de Climal, un homme d'une cinquantaine d'années, riche et dévot, qui accepte de la placer en pension chez sa marchande de linge, Mme Dutour. Mais le généreux protecteur ne tarde pas à montrer ses véritables intentions. Dans le carrosse qui les mène chez Mme Dutour, son discours s'oriente insidieusement vers les charmes de sa petite protégée. Voyant que Marianne n'a pas de gants pour ses «belles» mains, il lui en achète plusieurs paires qu'il l'aide à mettre.

Foucault(Paris, éd. Gallimard, 1970), 372.

Marianne le laisse faire «en rougissant de [son] obéissance»⁵³. «Et je rougissais sans savoir pourquoi», – se souvient-elle, –«seulement par un instinct qui me mettait en peine de ce que cela voulait signifier.»⁵⁴

Monsieur de Climal assure la jeune fille de son dévouement pourvu qu'elle ait «de l'amitié» pour lui. De l'amitié, le vieux dévot glisse vers «une certaine liberté», de liberté vers «un peu plus de familiarité», et de confiance⁵⁵... Discours d'ors et déjà déconcertant auquel Marianne oppose à plusieurs reprises l'expression ferme et digne de sa gratitude. Vient ensuite l'offre d'argent: à en croire Marianne, Climal la «force»⁵⁶ à prendre quelques louis d'or, malgré son refus et son humiliation. Apparaît, enfin, la promesse de lui acheter un «habit» – mot magique pour la jeune fille qui ne tardera pas à révéler l'ampleur de sa coquetterie. «Je ne fis pas, ce me semble, une grande attention à l'habit qu'il me promettait, mais il dit cela d'un air si bon et si badin, qu'il me gagna le cœur [...]»⁵⁷, se souvient-elle. Reconnaisante, elle embrasse son bienfaiteur, lequel, charmé de ce «mouvement» lui baise, à son tour, la main de façon «bien tendre». «Façon de faire qui [...] me parut encore singulière, mais toujours de cette singularité qui m'étonnait sans rien m'apprendre, et que je penchais à regarder comme des expressions un peu extraordinaires de son bon cour.»⁵⁸

Marianne, pourtant instinctivement en proie au doute quant aux intentions de Climal, balaie un peu vite ses scrupules et met un terme à l'hésitation de quel côté «pencher»: se persuadant sans plus de peine de la pureté du cœur de

⁵³ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 84.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, 88.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, 89.

⁵⁸ *Ibid.*

Climal, la jeune coquette choisit de «pencher» du côté de l'«habit» dont l'idée lui donne soudainement de l'aisance face à Climal. Aisance qui la pare de grâces nouvelles considérées par celui-ci avec une tendresse dont elle «remarque» «l'excès», «sans y entendre plus de finesse.»⁵⁹ Marianne écoute et remarque, mais, en dépit de nombre d'indices, refuse de se rendre à l'évidence. Inconsciemment, son choix est fait: jouer de sa «naïveté» face à l'attitude intéressée de Climal. Même quand celui-ci touche sa belle chevelure «avec passion», elle regarde cette dernière «comme un pur badinage». C'est seulement quelque chose d'ardant qu'elle voit dans ses yeux qui lui fait penser qu'il pourrait bien l'aimer «comme un amant aime une maîtresse.»

Cette conjecture-là, – qu'elle préfère regarder comme une chose pas encore «sûre»⁶⁰ – loin de l'affecter et de confirmer définitivement son intuition du début, rend Marianne encore plus forte face à Climal. D'autres raisonnements spécieux suivront, notamment au moment de l'achat de l'habit. «Je crois que je l'aurais refusé, si j'avais été bien convaincue qu'il avait de l'amour pour moi; car j'aurais eu un dégoût, ce me semble, invincible à profiter de sa faiblesse [...]»⁶¹. Mais doutant des intentions réelles de Climal et préférant supposer qu'il ne s'agit que d'une «amitié extrême», Marianne accepte l'offre «à tout hasard»⁶² pour ne pas blesser son bienfaiteur. Il ne s'agit là ni plus ni moins que d'un raisonnement que l'on peut qualifier de pervers: l'hypocrite Marianne – qui pourtant ne cesse de se déclarer pure – «accepte» l'habit «à tout hasard» alors qu'une fille véritablement pure et désintéressée l'aurait, «à tout hasard» refusé, en coupant par là même à toute ambiguïté.

⁵⁹ *Ibid.*, 89.

⁶⁰ *Ibid.*, 91.

⁶¹ *Ibid.*, 92.

⁶² *Ibid.*

Après l'habit, vient l'achat du linge, et des plus beaux. Marianne, quelque peu déstabilisée, dit «tout bas» à Climal qu'elle ne veut pas de linge si distingué, consulte pour la forme en elle-même tout en ayant soin de rester dans la confusion afin de pouvoir garder les présents de Climal. La jeune coquette se dédouane sans peine en se disant qu'après tout ce n'est pas à elle de lire dans la conscience de Climal et qu'elle ne sera «complice de rien, tant qu'il ne s'expliquera pas.»⁶³ Marianne, malicieuse, joue ainsi sur les non-dits de Climal, tout comme sur le sens ambigu des mots «aimer», «amitié», «tendresse» dont celui-ci émaille ses discours, afin de préserver ses intérêts, en l'occurrence l'habit et le linge qu'elle imagine déjà lui aller à merveille. En parfaite stratège de l'innocence, elle maîtrise la situation à tel point que même quand Climal tente d'embrasser son oreille, au moment de la quitter, elle feint, d'un «air naturel»⁶⁴, de prendre cette tentative pour le choc fortuit de sa tête avec la sienne.

Une fois rentrée chez Mme Dufour, Marianne doit s'expliquer sur la générosité de Climal à son égard et faire face aux insinuations peu honorables de Mme Dufour et de Toinette, jalouses l'une de ce que ce n'est pas chez elle que Climal ait pris le linge; l'autre de se voir inférieure à Marianne, si joliment parée par ses nouvelles hardes. Insinuations auxquelles Marianne répond par la colère, tout en précisant: «mais ce fut une colère si franche, si étourdie, qu'il n'y avait qu'une fille innocente de ce dont on l'accusait qui pût l'avoir.»⁶⁵ Défendant la «pureté» de ses intentions en dépit des cadeaux acceptés, Marianne estime ne pas mériter les «outrages» dont on l'accable. Aussi, se souvient-elle, avoir fait «un vacarme épouvantable» et avoir été «comme un

⁶³ *Ibid.*, 94.

⁶⁴ *Ibid.*, 96.

⁶⁵ *Ibid.*, 100.

petit lion». En effet, dans cette scène, Marianne crie, pleure et jette l'habit et le linge par terre «sans savoir pourquoi, seulement par fureur», et vocifère ensuite, dans une longue suite de complétives, qui reflètent bien sa colère, qu'elle se souciait peu des présents de Climal; qu'elle était prête à les rendre; et qu'il valait mieux qu'elle meure...

La réaction de Marianne – «trop outrée pour être coupable» – ne tarde pas à émouvoir Mme Dutour qui réussit vite à apaiser la jeune fille, en prenant à son compte, sans le faire exprès, ses motivations véritables. Ainsi, selon Mme Dutour, après tout, s'il était vrai que Climal l'aimait, «il fallait en profiter». Comment? La lingère, femme simple et directe, explique sans ambages la stratégie qui, dans le fond est celle même de Marianne, à cette différence près que dans le cas de Marianne, elle reste occultée par la mauvaise foi et la casuistique excessive de la jeune coquette. Il fallait donc «tirer» ce qu'on «pourrait» de Climal, tout en gardant son honneur, car «il y a moyen d'accommoder tout dans la vie.» Accepter les nippes et l'argent, laisser miroiter une issue favorable au vieux dévot, et la lui refuser le moment venu: voici, en substance, la marche à suivre. Marche que Marianne dit ne pas accepter, en la qualifiant de «fourberie» et de «mauvaise foi par avarice» et en argumentant ainsi: «Pour moi, j'avais le caractère trop vrai pour me conduire de cette manière-là [...]»⁶⁶.

Depuis le début des événements que nous venons de retracer ci-dessus, tous les indices – rougissement, tergiversations diverses, refus de se rendre à l'évidence qui se manifeste par des tournures trop récurrentes pour ne pas être significatives («ce me semble», «sans rien m'apprendre», «sans y entendre plus de finesse»...), désir de passer pour une fille pure – vont dans le sens de la

⁶⁶ *Ibid.*, 104.

mauvaise foi de Marianne. Il en est de même de sa réaction «trop outrée»: Marianne y voit la garantie de son innocence, alors qu'une réaction aussi passionnelle semble plutôt aller dans le sens de la mauvaise conscience; mauvaise conscience avec laquelle Marianne s'arrangeait facilement tant qu'un tiers – en l'occurrence Mme Dutour – n'y intervienne. Mais, paradoxalement, ce tiers qui l'accuse, la disculpe aussi à ses propres yeux, puisque Mme Dutour, en verbalisant aussi clairement la stratégie à suivre, prend pour ainsi dire symboliquement la faute sur elle-même. Mais, c'est que, écrit Marianne, «la bonne femme était gourmande et intéressée, et moi je n'étais ni l'un ni l'autre.»⁶⁷ Rarement, déni porta mieux son nom...

Ce déni se manifestera aussi dans la suite de l'histoire. Décidée à rendre à Climal les présents reçus, et à laver son honneur de fille respectable, Marianne a pourtant le plus grand mal à mettre son plan à l'exécution. Tergiversations, actes manqués (la cornette «oubliée» en faisant le paquet), reculades (Marianne a du mal à ôter la robe à rendre), enfin pitié de soi-même en regardant le vieil habit qu'il lui faut retrouver ponctuent les pages de ce chapitre de façon comique et touchante. Dernière parade pour prolonger la jouissance d'être bien vêtue : Marianne décide de garder sur elle et la robe et la cornette, pour aller conter, preuves à l'appui, toute l'ignominie de Climal à son égard au prêtre qui le lui a fait connaître.

2. Astuces et expédients en tous genres

A la base de la «méthode Marianne» se trouve sa coquetterie, au sens le plus commun du terme: se plaire à soi-même et vouloir plaire aux autres. Dans la vie, tout est question de «visage»: c'est lui qui donne de l'esprit, et l'esprit, les «jolies femmes» en ont, donc, intrinsèquement, plus que les femmes

⁶⁷ *Ibid.*

simplement intelligentes. Telle est du moins, la théorie de Marianne, mi-réaliste, mi-ironique, puisqu'elle avoue s'être amusée «exprès» pour voir jusqu'où va la «duperie» des hommes en la matière.⁶⁸ Il n'en reste pas moins que Marianne se trouve réellement belle et que de ce fait-là, elle sait tirer des bénéfices. «J'étais d'une figure très aimable, et à cet âge où les grâces sont si charmantes, parce qu'elles sont ingénues et toutes fraîches écloses.»⁶⁹écrit-elle en parlant d'elle à quinze ans, quand elle se retrouve seule, face à l'inconnu, après la mort de la sœur du curé. Force est de constater pourtant que si les grâces de Marianne sont «fraîches», elles ne sont pas vraiment «ingénues»: elle n'en est que trop consciente et mise clairement sur l'impact de ses charmes dans différentes situations de sa vie. Ainsi, quand Climal met en place son projet de corruption en lui prenant la main, au sujet de cette main, Marianne tient à souligner qu'elle l'avait «belle»⁷⁰. Même chose pour les cheveux que le dévot libertin regarde avec convoitise : «jamais créature ne les a eus plus beaux que moi»⁷¹, précise la jeune coquette, intuitivement bien au fait des intentions de Climal, mais décidée à se cacher derrière son image de fille ingénue.

Les scènes où la coquetterie de Marianne se donne à voir dans tous ses rouages sont nombreuses dans le livre, mais l'une des plus éloquentes est incontestablement celle à l'église, au début du roman. Nous sommes peu de temps après l'achat des hardes par Climal et juste avant que Marianne ne rencontre Valville. S'étant vite arrangée avec sa conscience morale, éveillée quelque peu par madame Dutour, Marianne n'a qu'une chose en tête: se montrer à l'église avec ses beaux habits pour voir combien on la regarderait.⁷²

⁶⁸ *Ibid.*, 61.

⁶⁹ *Ibid.*, 77.

⁷⁰ *Ibid.*, 84.

⁷¹ *Ibid.*, 90.

⁷² *Ibid.*, 107. Au sujet de l'importance d'être vu au XVIII^e siècle, on consultera avec profit la

Dès son arrivée devant l'église, elle constate qu'on la regarde «beaucoup»: «[...] il y avait peu de figures comme la mienne, je plaisais au cœur autant qu'aux yeux, et mon moindre avantage était d'être belle.»⁷³ Le parvis de l'église, où se laissent voir les premiers signes d'approbation, ne suffisant pas à la jeune coquette pour mettre son habit neuf et sa figure en valeur, elle tient à se placer au centre d'attention du plus grand nombre. Débute ici une fort intéressante théorie de la coquetterie élaborée par Marianne, et qui émaillera souvent son récit, par la suite, mais ce qui nous intéresse ici, c'est avant tout la mise en pratique de cette théorie. Celle-ci consiste à être vue. Marianne devient vite le point de mire de toute l'église.

«A peine étais-je placée, que je fixai les yeux de tous les hommes. Je m'emparais de toute leur attention ; mais ce n'était encore là que la moitié de mes honneurs, et les femmes me firent le reste. Elles s'aperçurent qu'il n'était plus question d'elles, qu'on ne les regardait plus, que je ne leur laissais aucun curieux, et que la désertion était générale.»⁷⁴

Nous remarquerons qu'être vue pour Marianne ne va pas ici sans voir. Par une espèce de lucidité que lui donne l'orgueil de sa beauté Marianne devine les pensées des autres femmes, pénètre jusqu'au tréfonds de leur cœur, enregistre les blessures de leur amour-propre. Et le récit se dramatise de plus en plus au moyen d'un passage de l'imparfait de la description au présent de la narration :

«Avant que j'arrivasse, [...], ces femmes faisaient quelque figure [...].

communication de Véronique Nahoum-Grappe, «Conflit de parure et vouloir paraître: briller à Paris au XVIIIe siècle», in: Parure, pudeur, étiquette, Revue Communications, n.46(Paris, éd. du Seuil, 1987), 135-155.

⁷³ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., 107.

⁷⁴ *Ibid.*, 114.

Mais j'arrive, on me voit, et tous ces visages ne sont plus rien, il n'en reste plus la mémoire d'un seul.»⁷⁵

Cette hypotypose et ces affirmations catégoriques témoignent bien du prix que Marianne attache à sa «petite personne», mais aussi de ce que nous avons appelé «l'énorme» en parlant de l'humour de l'héroïne marivaudienne.

Mais laissons là les rivales dépitées de Marianne. Humiliées, elles ne la regardèrent pas longtemps. Si leur réaction est, à coup sûr, une forme de triomphe pour Marianne, elle n'en met pas moins fin au spectacle de sa coquetterie qu'elle se réjouit de déployer. En revanche, les hommes, eux, ne la quittent pas des yeux. Et pour les en récompenser, Marianne, tel un Valmont au féminin, va mettre à contribution toute l'industrie de sa féminité dont elle possède le secret. Mine de rien, elle va doser ses charmes pour tenir les hommes en haleine. Cette stratégie-là consistera d'abord à leur faire admirer ses yeux en portant sa vue sur les tableaux accrochés à une certaine hauteur, « sous prétexte de les regarder », parce que cette posture lui faisait «le plus bel œil du monde.» Elle recourt ensuite à sa coiffe.

«[...] elle allait à merveille, mais je voulais bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue qui se montrait en y retouchant, et qui amenait nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyait pour le moins à demi, dans l'attitude où je le tenais alors.»⁷⁶

Observons une progressive érotisation des charmes de Marianne dans ce passage. Un visage, aussi beau qu'il soit, n'implique aucunement l'idée de nudité, contrairement à la main qui, elle, peut être découverte, jusqu'à dévoiler la rondeur d'un bras – image qui constitue une gradation dans l'impression de

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, 116.

nudité.

Une autre scène de cette nature a lieu un peu plus tard, au moment où Climal, mécontent de savoir Marianne amoureuse de Valville, son neveu, met fin à son aide financière pour payer la pension de la Dutour, tout en laissant à la jeune fille les habits, le linge et l'argent. Le premier mouvement de Marianne est de vouloir tout rendre. Elle commence par jeter l'argent sur la table, mais les hardes, elle les a sur elle, il lui faut donc les enlever. «[...] je ne veux que le temps d'aller me déshabiller dans ma chambre, et je suis à vous dans l'instant[...]»⁷⁷, lance-t-elle à Climal. Ce langage n'est-il pas un double langage? Sous couvert d'une action vive et rapide dictée par son petit cœur «vertueux et insulté», Marianne ne cherche-t-elle pas en réalité à encourager Climal à revenir sur sa décision? Les mots «se déshabiller», et «je suis à vous» semblent en effet plus qu'ambigus en l'occurrence. D'autant plus que Marianne ajoute en s'adressant à son interlocutrice:

«Et pendant que je lui tenais ce discours, vous remarquerez que je détachais mes épingles, et que je me décoiffais, parce que la cornette que je portais venait de lui, de façon qu'en un moment elle fut ôtée, et que je restai nu-tête avec ses beaux cheveux dont je vous ai parlé, et qui me descendaient jusqu'à la ceinture.»⁷⁸

Il n'en fallait pas plus à Climal pour le «démonter», mais – l'ironie – l'expédient de Marianne n'a que trop bien marché, de sorte, que Climal, avec des lèvres pâles, ne peut que balbutier des propos incohérents, avant d'être interrompu par l'arrivée de Mme Dutour.

Visage, yeux, mains, bras, cheveux, mais aussi les pieds, ou le pied, celui

⁷⁷ *Ibid.*, 178.

⁷⁸ *Ibid.*, 179.

que Marianne se tord au sortir de la messe, en voulant fuir les chevaux galopants d'un carrosse. Le fait que le maître de cet équipage soit Valville – le jeune homme que Marianne vient de repérer à l'église – confère à cet accident la valeur d'un acte manqué. La chute apparaît dans la tactique inconsciente de Marianne comme l'unique moyen d'arriver à l'homme dont elle est, à l'instant, tombée amoureuse. Et l'astuce fonctionne à merveille: Valville s'empresse de secourir la jeune fille, la transporte chez lui et fait venir un chirurgien pour qu'il soigne le pied blessé. La scène est une démonstration éloquente des arrière-pensées de la petite coquette, qui fait preuve ici de toute l'ampleur de la casuistique qui la caractérise. Marianne analyse sa réaction à la proposition de faire ausculter le pied par un chirurgien:

«[...] je rougis d'abord par un sentiment de pudeur; et puis en rougissant pourtant, je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde; que Valville allait le voir ; que ce ne serait point ma faute, puisque la nécessité voulait que je le montrasse devant lui. Ce qui était une bonne fortune pour moi, bonne fortune honnête et faite à souhait, car on croyait qu'elle me faisait de la peine: on tâchait de m'y résoudre, et j'allais en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venait d'une aventure dont j'étais innocente. C'était ma chute qui avait tort.»⁷⁹

Il n'y a pas que le pied de Marianne qui soit tordu ici, son raisonnement ne l'est pas moins. Rarement on a su gagner, à ce point, sur tous les tableaux, avec des moyens aussi diaboliques. Marianne passe décidément pour experte en maniement de la réalité, à son avantage. Ceci est visible, tout au long du roman, entre autres, dans certains trucs langagiers qui se glissent presque

⁷⁹ *Ibid.*, 121.

imperceptiblement dans le flot de ses paroles. Les passages de «je» à «on» lorsque le récit risque d'engager d'un peu trop près la conscience morale individuelle de celle qui parle, comme pour dire que tout le monde fait comme ça, sont monnaie courante dans le roman. Une curieuse façon de substituer un «elle», un «nous» ou un «vous», à ce même «je» censé être l'instance de la confiance, dans ce même genre de points névralgiques du récit, joue à peu près le même rôle. Et quand les moyens grammaticaux manquent, reste les moyens stylistiques, comme la personnification ci-dessus: puisque Marianne vous dit qu'elle n'est pour rien dans le fait qu'elle doit montrer son «joli petit pied» blessé devant Valville...; prenez-vous-en à sa chute...

Conclusion

Dans ce travail, je me suis référé à maintes reprises à différents moralistes classiques, dans le sillage desquels *La Vie de Marianne* semble se placer, afin d'éclairer la personnalité peu commune de l'héroïne marivaudienne. Rochefoucauld, Joubert, Chamfort, en observateurs lucides de la nature humaine, nous aident à mieux cerner les stratégies de la coquetterie de Marianne que je m'étais proposé d'analyser dans le cadre de cette recherche. A ce cortège d'anatomistes de l'âme humaine, ajoutons-en encore un : Balthasar Gracian. L'œuvre de ce moraliste baroque espagnol est peut-être celle qui fournit la meilleure clé pour comprendre le génie de Marianne. Génie au sens de la capacité à triompher dans toutes les circonstances de la guerre qu'est la vie, et génie dans son acception de tempérament propre, inimitable, d'un individu.

«Soyez mêlé de colombe et de serpent; ne soyez pas monstre, mais

prodige»⁸⁰, écrit Gracian dans son manuel du savoir-vivre intitulé *L'homme de cour*. On ne saurait trouver de formule plus appropriée pour exprimer la quintessence des stratégies de la conquête de Marianne. N'est-ce pas précisément l'idée de cette prodigieuse «mixture» gracianesque qu'énonce l'héroïne marivaudienne dans le portrait qu'elle brosse de la délicieuse Mme Dorsin, en évoquant « un mélange avantageux de mille choses »⁸¹ qui constitue son admirable personnalité? Moraliste perspicace, mais aussi véritable alchimiste, Marianne elle-même maîtrise à la perfection la science des mélanges heureux. Celui de pureté (colombe) et de «machiavélisme» (serpent) en est un, et des plus fins, sans que l'image de notre héroïne en pâtisse en termes de respectabilité aux yeux du lecteur.

Mais, pour être véritablement «prodigieux», ce mélange doit être de l'ordre de l'inné; vouloir l'acquérir artificiellement serait une tentative «monstrueuse»⁸². Seule la Nature sait associer de façon «prodigieuse» des

⁸⁰ Gracian, *L'Homme de cour*, traduit de l'espagnol Amelot de La Houssaie (Paris, Editions Mille et une nuits, 1997), 157.

⁸¹ Marivaux, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, 273.

⁸² Cf.: «Ce génie extraordinaire n'est ni un présent du hasard, ni un effet de nos soins, quoiqu'il les demande tous : il est le fruit d'une naissance privilégiée à laquelle le Ciel a présidé d'une manière particulière.» (Gracian, *L'Homme universel*, préface et traduction de Joseph de Courbeville (Paris, éd. Plasma, 1980), 17.) On pourrait se référer ici également au concept de la «mètis» antique. Celui-ci est excellemment étudié par Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, dans l'ouvrage *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs* (Paris, éd. Flammarion, 1974). Il s'agit d'une forme particulière d'intelligence, impliquant «un ensemble complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses [...]» (9). Cette forme d'intelligence, qui correspond étonnement au génie de Marianne, est «plus précieuse que la force ; elle est en quelque sorte l'arme absolue, la seule qui ait pouvoir d'assurer en toutes circonstances, et quelques soient les conditions de la lutte, la victoire et la domination sur autrui.» (19).

qualités que les humains considèrent comme incompatibles: la sincérité et le mensonge; l'innocence et la corruption; la vertu et le vice. Or, toujours selon Gracian: «Partout où il y a un grand naturel, l'artifice y réussit encore mieux. C'est de là que tire son origine un je ne sais quoi qui sert à gagner la faveur universelle.»⁸³ Le «grand naturel» (élévation, magnanimité, générosité, honneur...), serait en somme l'arbre de la pureté qui cacherait une forêt d'artifices, trucs, astuces, expédients, manœuvres dans lesquels Marianne excelle. Mais, inversement, sans cet «arbre» – ce tronc –unique, la forêt entière ne réussirait pas à subsister, et encore moins à prospérer, car c'est de lui qu'elle tire son suc vital.

Tout cela résiste à l'élucidation définitive. Le génie inné de Marianne trouve néanmoins une assez bonne «définition» dans le «je ne sais quoi» gracianesque. Jetons un dernier coup d'œil sur «la faveur universelle» que ce «je ne sais quoi» ingénieux permet de «gagner» à notre sacrée stratège. «Petite malicieuse»; «la dangereuse petite créature»; «dangereuse petite fille»; «la bonne petite hypocrite»; fille «unique», «étonnante», «incomparable»; un petit cœur mutin»⁸⁴...: tous ces qualificatifs, dans lesquels se mêlent crainte, étonnement et admiration, prononcés par différents protagonistes de l'histoire, ont bel et bien en commun d'allier les signes opposés véhiculés par les images de la colombe et du serpent. Si la «petite» Marianne est un «roseau», c'est un roseau «pensant» par excellence, qui doit à son extraordinaire flexibilité naturelle, de ne jamais être vaincu par l'adversité.

⁸³ Gracian, *L'Homme de cour*, op. cit., 174.

⁸⁴ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., respectivement: 168, 198, 259, 299, 246, 348, 352, 352.

Bibliographie

- Baumgartner, Emmanuèle, Ménard, Philippe, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1996.
- Chamfort, *Maximes et Pensées*, Paris, Editions Mille et une nuits, 1997.
- Detienne, Marcel, Vernant, Jean-Pierre, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, éd. Flammarion, 1974.
- Gazagne, Paul, *Marivaux par lui-même*, Paris, éd. Seuil, 1954.
- Gracian, Baltasar, *L'Homme de cour*, traduit de l'espagnol Amelot de La Houssaie, Paris, Editions Mille et une nuits, 1997.
- L'Homme universel*, préface et traduction de Joseph de Courbeville, Paris, éd. Plasma, 1980.
- Joubert, Joseph, *Pensées*, Mesnil-sur-Estrée, éd. Firmin Didot, 1954.
- Marivaux, *La Vie de Marianne*, édition présentée, établie et annotée par Jean Dagen, Paris, éd. Gallimard, 1997.
- Moncelet, Christian, *Les mots du comique et de l'humour*, Paris, éd. Bélin, 2006.
- Nahoum-Grappe, Véronique «Conflit de parure et vouloir paraître : briller à Paris au XVIIIe siècle, in *Parure, pudeur, étiquette*, Revue Communications, n. 46, Paris, éd. du Seuil, 1987.
- Rochefoucauld (de La), *Maximes et Réflexions diverses*, Paris, éd. Gallimard, 1976.
- Spitzer, Léo, «A propos de *La Vie de Marianne* (lettre à M. Georges Poulet)», in *Etudes de style*, traduit de l'anglais et de l'allemand par Eliane Kaufholz, Alain Coulon et Michel Foucault, Paris, éd. Gallimard, 1970.

The Strategies of Coquetry in *The life of Marianne*

Hung-chou Chu*

Abstract

Marivaux is known mainly as author of many comedies, but his literary creations also include three novels: *The Muddy Car* (1714), *The Life of Marianne* (1731-1742) and *The Upstart Peasant* (1735). The research of this article is only based on the work, "The Life of Marianne ". As the title indicates, this novel narrates the life of a heroine who can attract the curiosity of the reader throughout her life: orphan from the age of two years ignorant of its origins and abandoned to public charity. She is also full of resources of all kinds - beauty, nobility of soul, intuition, pride, ingenuity - which allow her to triumph, invariably, adversities of her life. The form of this book- first-person epistolary novel has free and original style. At the same time, it is in line with the philosophical reflections of the moralist in the classical period. It coincides therefore with the plasticity of the heroine and her inexhaustible resources. In this work, entitled "Strategies of coquetry in "The Life of Marianne", I would like to explore how the heroine of Marivaux in order to win the war of life, consciously or unconsciously, borrow various methods or strategies to achieve. This research aims to discover and analyze the various aspects of the female genius (her coquetry) and its strategies that help Marianne succeed.

Keywords: *The Life of Marianne*, coquetry, strategies, soul, moralist

* Associate Professor, Center for General Education, China Medical University

Received December 20, 2019; last revised May 27, 2020; accepted July 31, 2020